

tout le monde est converti. Tout Anglais veut se faire des muscles, il redoute l'obésité comme une humiliation et la combat comme un fléau.

Aux jeux, aux exercices de plein air, l'Anglais applique cette persévérante tenacité qu'il met en tout : il a porté l'entraînement à son point de perfection ; non pas seulement l'entraînement en vue d'un effort extraordinaire et momentané, comme la *University boat race*, mais l'entraînement de tous les jours, de toute la vie. Il est parvenu à modifier certains caractères du type physique, à refaire des tempéraments¹, comme il a créé le cheval de pur sang, la race Durham, ou transformé en quelques années les champs de céréales en pâturages. Il faut maintenant aller jusque dans les provinces reculées pour trouver encore quelque rare échantillon de l'Anglais surnourri, joufflu, obèse, apoplectique, tel que nous le montrent les caricatures du temps de George III. L'Anglais d'aujourd'hui est tout en muscles. Les exercices physiques ont détruit, chez tous ceux qui les pratiquent, le penchant aux excès de nourriture ou de boisson.²

Les jeux nationaux anglais, jeux de plein air, exigent une grande dé-

¹ Ruskin, dans la phrase citée plus haut, dit : "Le corps doit être fait..."

Les jeux athlétiques "ne sont pas pour l'Anglais une simple diversion au travail de l'intelligence ni un complément obligé d'une éducation libérale, ils sont une impérieuse nécessité. Ces plantes hâtives, un peu grêles dans leur jeunesse, ont besoin de respirer à l'air libre, d'essuyer le vent et la pluie. Le soleil chaud du Midi ne les a pas mûris ; leur sève, en apparence si abondante, est trop aqueuse ; l'atmosphère d'une serre les étiole-rait." *Oxford*, par le P. F. Prat, S. J., dans les *Etudes Religieuses*, Revue mensuelle des Pères de la Compagnie de Jésus, mai 1892, p. 92.

² Voici comment Ruskin raconte ses débuts au collège de Christ-Church, à Oxford :

"Il y a trente ans, — vers 1837, — novice alors et très inexpérimenté, j'assistai à mon premier souper de collège. Au haut bout de la table était assis un grand seigneur admirablement doué et de grand avenir, mort depuis de paralysie. Nous avions au milieu de nous, non pas des seaux, mais des coupes aussi vastes que des seaux, et nous nous servions nous-mêmes avec des louches. C'était le début obligatoire de la vie de collège. Je choisis du punch en place de claret, de façon à pouvoir, sans être vu, le verser dans mon gilet au lieu de l'avalier. Je tins jusqu'à la fin et j'aidai à emporter quatre camarades, la tête la première, en bas de l'escalier, puis au logis ; et l'un d'eux était le fils d'un directeur de collège." (Marshall Mather, p. 17.)

Ces mœurs ont complètement disparu des universités anglaises depuis les progrès de l'athlétisme ; elles sont au contraire plus florissantes que jamais dans les universités allemandes, où les étudiants ont en horreur les exercices, même la marche, et deviennent obèses à vingt-cinq ans.

pense d'énergie physique : ils éliminent les toxiques accumulés dans l'organisme par la vie sédentaire et oxydent rapidement le sang appauvri par l'atmosphère viciée des villes. Ce sont aussi d'excellentes écoles de sang-froid et de discipline¹ : jeux de discipline, l'Anglais les a choisis parce qu'ils forment la décision, le coup d'œil, l'esprit d'initiative, parce qu'ils exigent le respect d'une règle invariable, minutieusement établie, et l'obéissance au chef, au "capitaine." L'obéissance librement consentie, mais observée sans faiblesse ni murmure, le respect de l'autorité confiée au plus fort, au plus adroit, au plus expérimenté, au plus digne, en un mot : voilà des qualités qui, gagnées à l'école, accompagnent l'Anglais dans la vie.² L'influence morale exercée par les jeux ainsi pratiqués est indéniable : elle est reconnue, proclamée par tous les éducateurs anglais sans exception.³ Prenez deux écoles dans la même ville, à Manchester par exemple, toutes deux écoles externes, s'adressant à la même clientèle. L'une située, dans l'intérieur de la ville, n'a point de champ de cricket ou de foot-ball ; l'autre, située hors de la ville possède tout l'espace nécessaire. Le "ton" est bien meilleur dans la seconde où l'on joue que dans la première où l'on ne peut pas jouer : le fait même que les enfants s'associent soigneusement, se disciplinent par les jeux et pour les jeux, relève singulièrement le niveau moral, la tenue d'une école. — (A suivre)

1. "Après sept années passées en Angleterre, j'ai acquis la conviction que les jeux sont, pour les Anglais, un moyen très efficace de tremper leur caractère. J'attribue à l'habitude du cricket, prise dès l'enfance, accrue durant la jeunesse avec une persévérance toute britannique, cette puissance de possession de soi-même que nous pouvons, sans nous décrier, envier aux Anglais..." (*France*, par le R. P. du Lac. Paris, 1888, p. 185-187.)

2. Les Anglais gardent toute la vie ce goût réfléchi pour les exercices physiques ; on connaît le délassément préféré de M. Gladstone dans sa verte vieillesse.

"M. Fawcett, après sa cécité, a continué à monter à cheval et à patiner, et on a vu Anthony Trollope, vieilli et alourdi par l'âge, se passionner encore pour la chasse au renard. Les Anglais aiment à se rappeler que lord Palmerston se rendait à cheval aux courses d'Epsom, jusqu'à la fin de sa vie. On avait quelque peine à le hisser sur son cheval, mais, une fois en selle, il oubliait la vieillesse et ne manquait jamais d'arriver." (Hamerton, 1, p. 2, 3.)

3. Parlant de Charles Kingsley, l'auteur de *Westward Ho*, et de son "christianisme musculaire," Emile Montégut dit :

"Ses vrais héros sont tous musculeux et honnêtes, et ils sont honnêtes parce qu'ils sont musculeux. Il pense... que l'éducation physique est la base véritable de l'éducation morale et que tout ce qui fortifie le corps fortifie en même temps l'esprit."

LA PROTECTION ET LES MEVENTES

Les doctrinaires du libre échange incriminent le système protectionniste à trois points de vue.

Ils lui reprochent, d'abord, d'être un encouragement permanent à la routine ;

Ils affirment qu'il provoque le renchérissement des produits protégés, au seul profit de quelques privilégiés ;

Ils soutiennent, enfin, qu'il entraîne la fermeture des marchés étrangers à l'écoulement des produits du pays protégé.

Autant d'affirmations, autant d'erreurs.

Il est facile de le démontrer.

Examinons, d'abord, la question des débouchés.

Nous avons publié récemment les chiffres comparés de l'exportation en 1898 et en 1899, en France, en Allemagne et en Angleterre.

Ces chiffres sont caractéristiques. Ils ne montrent pas, semble-t-il, que la France soit en mauvaise posture, puisque les progrès de son exportation sont supérieurs à ceux de la protectionniste Allemagne et de la libre-échangiste Angleterre.

La protection n'est pour rien là dedans ! ripostent nos adversaires.

Il y aurait plus d'une objection à opposer à cette affirmation. Nous pensons, notamment, que lorsqu'un pays est maître de son marché intérieur, ses producteurs ont la possibilité d'y faire de bonnes affaires, et se trouvent, dès lors, en meilleure posture pour développer leur exportation.

Mais, enfin, faisons la partie belle à nos adversaires ; et admettons, pour un instant leur thèse.

Si l'on soutient que la protection n'exerce aucune influence sur le développement de l'exportation, la plus élémentaire bonne foi commande, tout au moins, de reconnaître qu'elle n'y met pas obstacle. Si elle ne nous a pas ouvert de débouchés nouveaux, elle ne nous en a point fermé.

Le nier, serait nier la lumière du jour.

De cette objection opposée au système de la protection, rien ne saurait donc subsister.

Passons, maintenant, à la question d'encouragement à la routine.

Il ne suffit pas d'affirmer, il faudrait prouver.

Quelle est donc l'industrie fran-